

# La joie, d'actualité ?

Café54 de la paix le 18 juin 18-20h 7 rue Très-Cloîtres

Devant son absence à l'école, au travail et la recherche angoissée, effrénée des plaisirs et du bonheur ne faut-il pas réactiver la valeur de la joie pour mieux vivre<sup>1</sup> ?

Pourquoi s'intéresser à elle ? À première vue, la joie semble dévaluée, suspecte même : imprévisible, irrationnelle, frivole pour ne pas dire plus –«quel Dupont Lajoie celui-là»...– quand elle n'est pas vaguement rattachée à l'extase religieuse ou mystique. Et pourtant, bien comprise, elle pourrait bien redevenir notre planche de salut. Car la joie se tient entre le bonheur et la jouissance, deux modèles concurrents de l'accomplissement personnel qui ont chacun leurs limites. Le bonheur comme état de sérénité constant semble un idéal difficilement réalisable et, pour tout dire, assez terne, voire ennuyeux. Quant à la jouissance, elle est par définition fugace, et la rechercher peut se révéler à la longue épuisant... Pour redonner de l'intensité à nos jours sans sombrer dans l'hédonisme aveugle, la joie est une option viable dans la mesure où elle se cultive et indique, lorsqu'elle survient, que nous sommes sur la bonne voie : *philomagazine n° 63*

## 1) L'ennui : l'homme retourne ses forces contre lui

Tout comme l'excès de travail, l'ennui peut être la source d'un vrai mal-être chez le salarié. Au point que deux consultants suisses ont donné un nom à cette pathologie : le « *boreout* », ou syndrome d'épuisement professionnel par l'ennui. « *Dans notre société occidentale, où la reconnaissance sociale passe par le travail, ne pas trouver de sens à ce que l'on fait peut provoquer un sentiment d'inutilité, voire de honte* », explique Christian Bourion, professeur à ICN Business School et rédacteur en chef de la *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*. D'après ses recherches, 30 % des salariés souffrent de ce syndrome. Alors que la reconnaissance du burn-out est en discussion à l'Assemblée nationale dans le cadre du projet de loi sur le dialogue social, les professionnels de santé se mobilisent pour mieux faire connaître cet autre syndrome. « *Beaucoup de personnes peuvent s'ennuyer au travail sans que cela devienne pathologique*, précise Mme Rogier. *Mais cette situation suscite parfois un vrai mal-être chez le salarié.* » Compter les minutes au travail, en attendant que la journée s'écoule, peut rapidement devenir un supplice. Troubles du sommeil, boule au ventre, dépression... « *En termes de souffrance, l'ennui au travail peut se révéler aussi violent que le burn-out* », avertit la psychologue.

« Sureffectif », « surqualification » Le problème devient plus aigu avec le ralentissement de l'activité économique : dans les entreprises en difficulté, les salariés angoissent de voir leur agenda se vider

---

<sup>1</sup> JOIE n. f. est issu (1080), d'abord (1050) sous la forme goie, du latin gaudia, pluriel du neutre gaudium « contentement, aise, plaisir », « plaisir des sens, volupté » et « personne, objet de plaisir », dérivé de gaudere « se réjouir, être joyeux » (→ jouir). Gaudia, d'abord employé dans la langue parlée, a été pris à basse époque comme féminin singulier. Cependant, au sud d'une ligne Loire-Vosges, les dérivés gallo-romans et les correspondants des domaines italiques et hispaniques reposent sur gaudium ; on relève même en ancien français un masculin joi (1150) utilisé pour renforcer une négation (ne... joi), ainsi que l'emploi de joie au masculin. Joie, « sentiment de bonheur intense », est utilisé pour désigner ce sentiment considéré dans ses manifestations (1080) et ce qui est cause de joie (1230). Ce sens vit en particulier dans les expressions s'en donner à cœur joie (1680), fausse joie (1680), mettre en joie (1549). ♦ Son sens latin de « manifestation d'amour, caresse » (1165), « jouissance amoureuse » (1170) a disparu (→ jouir) et ne se maintient que dans l'expression fille de joie (1389 ; XIII<sup>e</sup> s., femme de joie).

■ Jusqu'au XVI<sup>e</sup> s., le mot a eu le sens particulier de « bijou » (XIV<sup>e</sup> s.) par rapprochement d'étymologie populaire avec joyau : il en reste une trace dans l'emprunt espagnol de même valeur joya.

■ Le sens métonymique de « réjouissance collective » ne vit plus que dans les dialectes et dans l'expression feu de joie (1549).

■ L'emploi antiphrastique du mot au sens de « malheur, désagrément » est connu dès le XVIII<sup>e</sup> s. (joies du mariage, 1752 avec une valeur figurée) et s'est répandu dans la langue parlée moderne (c'est la joie !), l'emploi normal (c'est pas la joie !) étant d'ailleurs plus fréquent. Robert historique

Les travailleurs mis au placard sont bien sûr les premiers touchés par le « *bore out* ». (...) Même des salariés qui ont suffisamment de travail pour remplir leurs journées souffrent de ce syndrome. « *Le bore out touche aussi un travailleur surqualifié pour son poste et lassé par un job répétitif et sans challenge, ou bien un agent de sécurité qui doit rester à son poste toute la journée, par exemple* », explique M. Delgènes. L'ennui au travail, le nouveau mal du siècle ? En 2013, l'anthropologue David Graeber avait dénoncé la multiplication des « *bulls hit jobs* » (« boulots à la con ») dans le secteur des services. Cela a connu un retentissement mondial. En 2014, un sondage sur le site américain Salary.com révélait que 57 % des répondants passaient au moins une heure par jour à ne rien faire au travail. Tâches insuffisantes ou révolte silencieuse contre un job qui paraît dénué de sens... Le malaise<sup>2</sup> semble général Catherine Quignon, le Monde mardi 2 juin 2015

## 2) La malédiction de l'excès de la recherche du bonheur

### a) l'idole du bonheur

«Le bonheur vécu comme une malédiction : c'est le versant ténébreux du rêve américain dont témoignent tant d'œuvres. Travailler à recréer le paradis sur terre à l'écart des désordres de la planète, le découvrir à son tour impur, contaminé et que « la terre promise est déjà une terre éternellement compromise » (Jankélévitch). Mais ce rêve ne défaille que pour mieux renaître de ses cendres : ceux qui l'attaquent en réactivent malgré eux la promesse. Car nos sociétés versent dans la catégorie du pathologique ce que les autres cultures considèrent comme normal, la prépondérance de la douleur, et versent dans la catégorie du normal voire du nécessaire ce que les autres vivent comme exceptionnel, le sentiment du bonheur. Il ne s'agit pas de savoir si nous sommes plus ou moins heureux que nos ancêtres : notre conception de la chose a varié et changer d'utopies, c'est changer de contraintes. Mais nous constituons probablement les premières sociétés dans l'histoire à rendre les gens malheureux de ne pas être heureux.

Bel exemple de « la déconcertante facilité avec laquelle la poursuite d'un idéal peut déboucher sur son contraire » (Isaiah Berlin). Nous autres, les damnés de la Joie, les galériens du Plaisir, sommes parvenus à recréer de petits enfers avec les armes du paradis. En vouant chacun de nous à être enchanté sous peine de mort sociale, on transforme l'hédonisme en pensum, en chantage, on nous place sous le joug d'une félicité despotique. Dans cette configuration, le malheur prend la dimension fantastique de ce qui est nié et subsiste pourtant : celle du revenant, du spectre qui terrorise d'autant plus qu'on ne sait le nommer. Laissons aux intoxiqués de l'Éden leurs dogmes et leurs diktats. Nous ne visons ici qu'à déculpabiliser, alléger la charge : que liberté soit laissée à chacun de ne pas être heureux sans en avoir honte

---

<sup>2</sup> Gare au « bonheur total » ! Obsédées par la recherche de la perfection dans le plaisir, certaines entreprises font du moindre affrontement un élément suspect à corriger sans attendre. D'où le péril à créer un système où rien ne dépasse. Une sorte de régime totalitaire : celui du « *fun* ». En portant le message que tout le monde doit travailler dans le plaisir, c'est faire se sentir coupables ceux qui n'adhèrent pas pour des raisons qui peuvent être toutes personnelles et conjoncturelles. De même qu'il faut à un individu traverser des épreuves pour se forger un caractère et se renforcer, une entreprise ne peut proclamer la bonne entente entre ses salariés pour se dire performante. Ce serait nier les accidents, les échecs et ne pas respecter la complexité d'individus aux prises avec leurs ambiguïtés. C'est les amener à dissimuler leur souffrance. Cacher les aspects négatifs, c'est refuser aux autres la permission de montrer les leurs. Pire : c'est encourager la violence si notre agressivité n'a pas l'occasion de s'exprimer, ou notre mal-être d'être partagé et compris. Comme une famille, le collectif a besoin de conflits pour être soudé, de se laisser déranger pour avancer. L'avenir pourrait être à un management au cas par cas qui ne ressent pas le besoin que tout soit sous contrôle. Car « *encourager une société visant au bonheur total, c'est fabriquer une civilisation de la peur* », estime Éric G. Wilson, chercheur américain et auteur de *Against Happiness* (Bargain Price, 2009, non traduit). La tentation reste forte de mettre les salariés sous la toise en favorisant une équipe de clones. C'est oublier que l'innovation ne se nourrit pas de conformité. Mais de poil à gratter. **Par Sophie Peters**

ou de l'être de façon épisodique comme il l'entend. Ne pas trancher, ne pas légiférer, ne pas imposer. Si l'on ne veut pas qu'une aspiration légitime dégénère en châtiment collectif, il faut traiter l'impitoyable idole du bonheur avec la plus extrême désinvolture. P Bruckner l'euphorie perpétuelle grasset p85

#### b) l'esclavage d'un «totalitarisme radieux»

«Aujourd'hui; l'injonction à être heureux est devenue en fait une injonction à se soumettre. Tout a l'air très soft. Ce n'est pas un totalitarisme de la contrainte, de l'ordre. Au contraire, on dit à chacun: "Tu vas être heureux au lit, dans ce que tu manges, au travail, avec tes enfants"... Cette idée de devoir être heureux est très sournoise, car on va l'être grâce à quoi? Aux livres qu'il faut acheter<sup>3</sup>, aux produits qu'il faut avoir, au dressing qu'il faut remplir. Quand on me dit, "Sois heureux", j'entends aujourd'hui "sois soumis". La consigne d'euphorie permanente et universelle me paraît terrifiante.»(...)

Nouveaux prêtres : Directeur de conscience, philosophe du bonheur et coach de développement personnel peuvent sans doute avoir des divergences de rhétorique, des différences de style, voire des désaccords dogmatiques. En réalité, ils possèdent plus de traits communs, à mes yeux, qu'ils n'ont d'oppositions. Leur identité est d'être des précepteurs, des guides, des gens affirmant à tout pauvre ignorant assez naïf pour les écouter: "Mon petit, je vais t'enseigner comment vivre, car moi je sais... si tu m'écoutes, si tu te tiens bien, si grâce à moi tu comprends, tu sauras enfin ce qu'il faut faire!" Bien sûr, leur ruse la plus élémentaire consiste à ne pas donner de consigne explicite. «C'est à toi de trouver ton propre chemin, de devenir ce que tu es. Je ne te demande pas de te plier à la moindre discipline extérieure à ta volonté je sais seulement de quelle manière tu dois chercher pour trouver ce que tu désires le plus au monde, comme tout être humain: le bonheur.

«Roger-Paul Droit, la philosophie ne fait pas le bonheur. et c'est tant mieux, Flammarion

### 3) Le clivage *laetitia gaudium*

*Laetitia*<sup>4</sup>

Circonscrire. *Pour réduire son malheur, le sujet met son espoir dans une méthode de contrôle qui lui permettrait de circonscrire les plaisirs que lui donne la relation amoureuse : d'une part, garder ces plaisirs, en profiter pleinement, et, d'autre part, mettre dans une parenthèse d'impensé les larges zones dépressives qui séparent ces plaisirs : « oublier » l'être aimé en dehors des plaisirs qu'il donne.*

1 Cicéron puis Leibniz opposent **gaudium et laetitia**. « *Gaudium*, c'est le plaisir que l'âme ressent lorsqu'elle considère la possession d'un bien présent ou futur comme assurée ; **et** nous sommes en possession d'un tel bien lorsqu'il est de telle sorte en notre pouvoir que nous en pouvons jouir quand nous voulons ». *laetitia est un plaisir allègre. Un état où le*

---

<sup>3</sup> Nicolas Marquis\*, docteur en sociologie et professeur à l'Université Saint-Louis-Bruxelles, a passé plusieurs mois dans le ventre de la bête pour en extraire quelques vérités. Il a épluché les rayons «Bien-être» des librairies ainsi que les lettres de lecteurs envoyées à Boris Cyrulnik et consorts. Conclusion? «Ces ouvrages ne sont pas lus pour le plaisir, mais parce qu'ils suscitent une attente, analyse le chercheur. Le sujet espère que cette lecture va lui permettre de transformer quelque chose qui ne va pas dans sa vie. Le schéma de lecture varie peu: on y lit que le bonheur est technicisable, qu'il s'acquiert par l'intermédiaire de ressources qui se trouvent en chacun d'entre nous, et que n'importe qui peut y arriver...»

<sup>4</sup> . A l'origine, *gaudium* est une joie personnelle, plaisir du corps, plaisir intérieur, ou simple joie de politesse. La valeur première de *laetitia* est agricole. Passant par métaphore de l'expression de la fertilité visible à celle de la joie visible, mais aussi de la prospérité et de la beauté, *laetitia* est une joie extérieure, manifeste, constatée chez l'autre, qui l'extériorise parfois de manière débordante. Cicéron choisit le couple latin *gaudium-laetitia* pour traduire, par calque sémantique, le couple grec chara-hédonè, *gaudium* exprimant alors la bonne joie passionnelle, mesurée et fondée en raison, et *laetitia* la mauvaïse joie passionnelle, débridée et contraire à la raison

plaisir prédomine en nous » (au milieu d'autres sensations, parfois contradictoires).

*Gaudium* est ce dont je rêve : jouir d'une possession viagère. Mais ne pouvant accéder à *Gaudium*, dont je suis séparé par mille traverses, je songe à me rabattre sur *laetitia* : si je pouvais obtenir de moi-même de m'en tenir aux plaisirs allègres que l'autre me donne, sans les contaminer, les momifier par l'angoisse qui leur sert de joint ? Si je pouvais avoir, de la relation amoureuse, une vue anthologique ? Si je comprenais dans un premier temps, qu'un grand souci n'exclut pas des moments de pur plaisir (tel l'Aumônier de Mère *Courage* expliquant que « la guerre n'exclut pas la paix ») et si je parvenais dans un second temps, à oublier systématiquement les zones d'alarme qui séparent ces moments de déplaisir ? Si je pouvais être étourdi, inconséquent ?

2. Ce projet est fou, car l'Imaginaire est *précisément* défini par sa coalescence (*sa colle*), ou encore : son pouvoir de déteinte : *rien, de l'image ne peut être oublié* ; une mémoire exténuante empêche de sortir à *volonté* de l'amour, bref d'y habiter sagement, raisonnablement. Je peux bien imaginer des procédés pour obtenir la circonscription de mes plaisirs (convenir la rareté de fréquentation en luxe de la relation, à la manière épicurienne ; ou encore, considérer l'autre comme perdu, *et dès lors goûter, à chaque fois qu'il revient. le soulagement d'une résurrection*). C'est peine perdue : la *poisse* amoureuse est indissoluble ; il *faut* ou subir ou sortir : *aménager* est impossible (l'amour n'est ni dialectique ni réformiste).

(Version triste de la circonscription des plaisirs : ma vie est une ruine : des choses testent en plate. d'autres sont dissoutes, effondrées : c'est le délabrement.)

Roland Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p 61, édition du Seuil

#### 4) l'accroissement de la puissance selon Spinoza

Il est clair que la plupart des joies factices que l'on nous propose aujourd'hui (loto, sport-spectacle, jeux vidéo, séries télévisées infinies, etc.) reposent sur le déni des tristesses du jour et des impuissances de nos corps. Elles s'apparentent ainsi au divertissement pascalien, pauvres illusions dont la seule fonction est de nous faire oublier la « *misère de l'homme sans Dieu* » (Pascal). Nous balançons ainsi sans cesse entre lâche abandon et culpabilité – c'est le prix de tout déni. Or, pour sortir de ce cercle, le geste auquel nous invite Spinoza est double. D'une part, déculpabiliser comme expulser tout mépris : toutes les choses qui nous donnent de la joie sont bonnes, y compris les plus idiotes. D'autre part, relativiser et comprendre, notamment comprendre que si toutes nos joies sont innocentes et effectivement « bonnes » dans l'instant de leur jouissance, nombre d'entre elles n'en sont pas moins idiotes et nuisibles du point de vue d'une vie plus haute et plus libre. Car le bien et le bon sont toujours relatifs : si la joie télévisuelle est bonne pour le grabataire, à la hauteur de la faiblesse de son corps et de son âme, elle est mauvaise pour le jeune homme ou la jeune fille dans la fleur de l'âge, parce qu'en vérité ce n'est pas une pure joie – c'est une tristesse mêlée à une joie, mélange dans lequel la tristesse, qui fait décroître nos puissances actuelles d'agir, est en vérité bien plus grande que la joie. Que ne pourrait faire un adolescent s'il oubliait la télévision ! Autrement dit, Spinoza ne condamne aucun comportement, mais il enjoint à ne pas être la dupe de nos joies en étant autant que possible conscient des tristesses qu'elles peuvent envelopper. Les vraies et pures joies se conquièrent, non dans le déni de ce qui nous attriste, mais dans sa compréhension patiente. En ce sens, la philosophie spinoziste de la joie pourrait aussi bien être dite philosophie (ou méditation) de nos tristesses. Ce n'est ni du Pascal ni la fête à Neu-Neu.(...)

Il n'y a de vraie joie que dans notre présence au monde et dans la saisie de tout ce qui est encore vivant, puissant, persévérant même au cœur du malheur. Non dans le retrait du monde ou dans une indifférence armurée.(...)

En l'occurrence accepter d'être triste quand, de fait, c'est bien le cas, sans ériger la Joie en principe majuscule et normatif, donc transcendant. Sans cela, dès qu'on retrouve un peu de joie, on se chante « Que ma joie demeure », mais on ne comprend plus précisément ni ce qui nous rend joyeux, ni de quelle sorte de joie il s'agit exactement (passive ou active, univoque ou ambiguë), préparant ainsi d'avance le lit de nouvelles tristesses à venir.(...)

Autrement dit, sur le chemin qui mène à la grande joie de l'esprit et du corps, il faut apprendre aussi, parfois, à être triste, au moins pour se protéger des joies excessives ou narcotiques qui finissent si souvent par nous rendre à terme plus tristes encore. Car il y a autant d'impuissance chez celui qui ne sait pas souffrir que chez celui qui ne sait pas se réjouir. Pierre Zaoui philomagazine n°63 2012

### **5) Joie et création selon Bergson**

Les philosophes qui ont spéculé sur la signification de la vie et sur la destinée de l'homme n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie ; il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. Or, si nous tenons compte de cette indication et si nous suivons cette nouvelle ligne de faits, nous trouvons que partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie. La mère qui regarde son enfant est joyeuse, parce qu'elle a conscience de l'avoir créé, physiquement et moralement. Le commerçant qui développe ses affaires, le chef d'usine qui voit prospérer son industrie, est-il joyeux en raison de l'argent qu'il gagne, et de la notoriété qu'il acquiert ? Richesse et considération entrent évidemment pour beaucoup dans la satisfaction qu'il ressent, mais elle lui apporte des plaisirs plutôt que de la joie, et ce qu'il goûte de joie vraie est le sentiment d'avoir monté une entreprise qui marche, d'avoir appelé quelque chose à la vie. Prenez des joies exceptionnelles, celle de l'artiste, celle du savant qui a découvert, ou inventé, vous entendrez dire que ces hommes travaillent pour la gloire, et qu'ils tirent leurs joies les plus vivantes de l'admiration qu'ils inspirent. Ce n'est pas vrai, erreur profonde. On tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi."

**Henri Bergson** L'Énergie Spirituelle ("la conscience & la vie") éd. Alcan, p. 24-25

### **6) Se réaliser dans l'instant selon Jankelevitch**

*« On peut, après tout, vivre sans le je-ne-sais-quoi, comme on peut vivre sans philosophie, sans musique, sans joie et sans amour. Mais pas si bien. »*

Mais entre la durée et le rien, dans lesquels l'homme peut s'installer ou se perdre, il y a le «presque-rien»<sup>5</sup>, qui l'appelle sans cesse à une création impromptue, à une improvisation :

---

<sup>5</sup> Le mot Joie est un mot aussi important chez Bergson que chez les Prophètes : la joie qui fait danser les hommes, la joie des radieux lendemains, ne tient-elle pas avant tout à la délivrance, c'est-à-dire à l'opération de la liberté ? Cette délivrance est infinie, comme est continue la guerre libératrice qui nous sert à conquérir et à sans cesse reconquérir notre liberté toujours menacée. La délivrance de l'homme empirique ne prendra donc jamais fin ; incapable de jouir dans l'intervalle d'une liberté en acte, l'homme sera en lutte jusqu'à la fin des temps, et sa libération ne cessera jamais. Car, pour ce qui est de la Jérusalem de lumière, de la Ville invisible des légendes russes, de la céleste Kitiège de notre espoir, c'est là un grand mystère dont la mort nous sépare irréversiblement et que nous ne pouvons connaître en ce monde. Aussi est-ce dès ici-bas que doit fleurir

«Devant ces constellations instables et toujours modifiées et qui, comme l'actualité elle-même, se font et se défont sans cesse, l'homme serait désarmé s'il n'avait le pouvoir de répondre à l'improviste.» Saisir l'instant ou plutôt l'occasion, en tant qu'«instant qui est pour nous une chance, une chance de réalisation, de connaissance ou d'amour» exclut toute programmation [""] tout commentaire composé à l'avance ou après coup, et exige une vélocité peu commune, la tension aiguë et l'attention lucide : «L'instant occasionnel étant plutôt une chance qu'un message, l'instant par lequel nous l'interceptons est plutôt un rapt qu'une intuition gnostique. Attendre ne suffit plus : il faut maintenant se tenir prêt, faire le guet et bondir"» C'est la condition pour passionner la vie. Le «grand métazoaire pensant» fait pour la continuation végétative de l'intervalle, l'homme dont les sens sont émoussés et qui s'est habitué aux pensées crasses, lourdes et lentes, accepterait mal cette philosophie [""] aérienne que propose Jankélévitch, soit parce qu'il y verrait une source d'inconfort [""] dont s'accommode mal la bonne digestion, soit parce qu'il craindrait d'y déceler la mise à l'écart de la «méditation» âpre, longue et douloureuse. Mais si Jankélévitch insiste tant sur l'agilité, la précision et l'esprit de finesse qu'il faut pour saisir l'instant occasionnel, pour «ajuster le clin d'œil au clignotement», c'est qu'en fait l'homme se perd et perd sa liberté créatrice en perdant l'occasion. «Si l'occasion est une grâce, la grâce a besoin, pour être reçue, d'une conscience en état de grâce. Si enfin l'occasion est une ferveur dont on profite, encore faut-il qu'une espèce d'inspiration gracieuse nous donne l'idée d'en profiter. C'est ainsi que tout peut devenir occasion pour une conscience en verve capable de féconder le hasard et de le rendre opérant. [""] Il y a donc dans l'occasionnalité une sorte de causalité réciproque : c'est l'occasion qui active le génie créateur, mais c'est pour le génie créateur que la rencontre, au lieu d'être une occurrence morte, devient une occasion féconde et riche de sens.»

L'occasion est une «chance» inouïe, inespérée que ma liberté se donne d'aller au-delà du donné, en faisant «se toucher» des facteurs [""] qui en général demeurent disjoints. Il y a dans cette «brève rencontre» comme l'image d'un bonheur instantané, très loin de la béatitude et qui, de fait, se réduit à une joie. Pour Jankélévitch, il n'y a pas plus de «grâce continue» que de «fête perpétuelle», lesquelles sentent toutes deux l'imposture. Mais, à l'inverse, «peut-on asseoir une sagesse sur cette pointe délicate de l'occurrence» ? Certes non, si la sagesse consiste [""] à s'installer bourgeoisement dans le confort douillet des idées reçues [""]. Oui, si la «sagesse» est voyage, vagabonde, quête perpétuelle qui jamais ne se repaît, capture infinie de ces instants uniques capables de passionner une vie presque sans importance. Tout Jankélévitch tient dans cette quête qui, parce qu'elle «ne nous permet ni quiétude ni domicile», est le contraire même du progrès, de l'accumulation du capital : une aventure infinie et nomade. «Ce presque-rien qui invisiblement nous transforme et qui pourtant demeure irréductible à toute description, comment le décrire sinon à l'aide de mots vagabonds Robert Maggiori critique à propos « de quelque part dans l'inachevé » 19mars 1998

---

et reflleurir dans nos cœurs l'invisible cité où les hommes n'ont plus ni faim ni soif, ne grelottent plus de misère et de froid, et ne souffrent plus les uns par les autres. Alors nous entendrons peut-être dans le silence les anges de la nuit qui nous parlent de la lointaine Kitiège et chuchotent à notre oreille les choses indicibles. Vladimir JANKELEVITCH